

Les chemins de la création européenne

2 décembre 2000 - Cité de la Musique - Paris

Les deuxièmes Rencontres
de la culture européenne

Liste des participants

Laure Adler
France

Directrice de *France Culture*.
Journaliste à *France Culture*
dès 1974, chargée de mission
à l'Élysée pour la culture en 1990,
directrice des émissions culturelles
sur *France 2* et conseiller
à la présidence de France
Télévision en 1992.
Co-productrice du *Cercle*
de minuit (1994-1997). Auteur de
A l'aube du féminisme, les
premières journalistes, Les femmes
politiques biographie de
Marguerite Duras (prix Fémina de
l'essai). Maîtrise de philosophie et
doctorat d'histoire. 50 ans.

Massimo d'Alema
Italie

Président de la Fondation
politique Italiani europei.
Président du Conseil d'octobre
1998 à avril 2000. Président de la
Commission parlementaire pour la
réforme des institutions (février-
novembre 1997). Député de la
circonscription de Lecce-Brindisi-
Taranto depuis 1987. Auteur

notamment de *Kosovo - Gli*
Italiani e la guerre, avec Federico
Rampini (1999), *Parole e vista*,
avec Enrico Ghezzi (1998),
Progettare il futuro (1996). Etudes
de philosophie à la Scuola
Normale de Pise. 51 ans.

Anne-Marie Autissier
France

Professeur à l'Institut d'études
européennes de l'université de
Paris VIII. Enseigne la sociologie
et les politiques culturelles. Dirige
la publication *Culture Europe*,
revue trimestrielle consacrée à
l'actualité des pratiques et des
politiques culturelles en Europe.
A publié en 1999 *L'Europe*
culturelle en pratique, dans le
cadre des chroniques de l'AFAA.
Agrégée de Lettres modernes,
docteur en sociologie de la culture
et traductrice littéraire d'albanais.

Jean-Michel Baer
France

Directeur de la Direction de la
culture et de l'éducation (Politique
audiovisuelle, Culture et Sports)

Directeur de la publication : Gilles Finchelstein
gf@jean-jaures.org

Rédacteur en chef : Laurent Cohen
cohen@jean-jaures.org

Maquette : Antonio Bellavita - Imprimerie : Robert Arts Graphiques
ISBN : 2-910461-10-6

Photo de couverture : Ferrante Ferranti

Textes lus par François Marthouret

Première table ronde

Peut-on encore parler d'un « génie européen » ?

Peut-on encore dire que la culture européenne contemporaine marque toujours le monde de ce « *bouillonnement dialogique permanent, suscitant un surgissement ininterrompu d'idées, de théories, de rêves, de formes qui vont s'entrecroiser comme dans un tourbillon* », selon l'analyse qu'en fait Edgar Morin dans « *Penser l'Europe* », des Universités médiévales au premier quart du XX^e siècle ? Quelles sont aujourd'hui la spécificité et la qualité de la culture européenne, quelle est la force de sa création artistique ? Depuis dix ans, particulièrement en France, une polémique se développe autour de l'art contemporain - les arts plastiques, mais aussi la musique, la littérature, la poésie - qui, aux yeux de certains, aurait perdu le « *sens du beau* » qui l'habitait auparavant. Ce sentiment que la création en France et en Europe s'essouffle, notamment depuis la fin des années 50, est assez répandu. S'il correspond à une certaine réalité, que reflète une certaine incompréhension du grand public à son égard, quelles en sont les raisons ? L'Amérique, qui puise une partie de sa création dans la culture européenne, est-elle désormais seule détentrice de ce « *génie* » qui touche à l'universel ? L'Europe, repensée, revisitée, où se multiplieraient à nouveau les échanges, les savoirs, les débats, les créations, les diffusions, peut-elle connaître une nouvelle Renaissance ?

Présidente : Laure Adler,
directrice de France Culture (France)

Intervenants : George Steiner (philosophe, Grande-Bretagne)
Massimo d'Alema (ancien président
du Conseil, Italie),

Ezra Suleiman (professeur de science politique
à l'université de Princeton, Etats-Unis),
Heinz Wismann (philosophe, Allemagne)

Témoins : Jean Clair (directeur du Musée Picasso, France),
Jean-Noël Jeanneney (professeur des
universités, président d'Europartenaies, France)
Werner Spies (historien d'art, Allemagne)

Deuxième table ronde

La société et les créateurs en Europe
aujourd'hui : fonction, soutiens et entraves

De tout temps, les créateurs ont existé et ont occupé une place à part dans la société, même si cette place s'est profondément modifiée au fil des civilisations. Celles du passé ignorent jusqu'au nom de l'artiste qui est le simple *media* d'un ordre extérieur à l'homme. Avec ce que Luc Ferry appelle dans « *Le sens du beau* » la « *révolution de l'esthétique* » et la laïcisation de la société au XVII^e siècle, l'œuvre d'art reflète la personnalité de l'artiste. Dès lors, sa fonction sociale s'affirme et son rapport au temps se précise. Témoin de son temps, résistant, visionnaire ou avant-gardiste, soumis au bon vouloir du prince, utilisé par le pouvoir politique, livré à lui-même, rejeté, plus ou moins soutenu en respectant sa liberté par les pouvoirs publics et les mécènes privés, poète maudit, peintre vilipendé, musicien incompris, puis reconnu, voire adulé, le créateur a connu - et connaît toujours - ces situations contradictoires. Quelle place et quelle fonction les sociétés européennes reconnaissent-elles aux créateurs et à l'art aujourd'hui ? Les changements importants intervenus au cours des trente dernières années à la fois dans l'extension du champ de la création artistique, dans celui des conditions de création et de diffusion des œuvres, avec notamment le développement des nouvelles technologies de l'information, ouvrent-ils une nouvelle ère de la

création artistique, un nouveau rapport au public, au temps et à la mort, un nouvel engagement social des créateurs au moment où les sociétés sont à la recherche de nouveaux repères ? Quelle est, dès lors, la responsabilité nouvelle de l'enseignement artistique ? Et les créateurs, dont le nombre s'est considérablement accru au cours des dernières années, quel regard portent-ils sur la société et quel rôle s'y assignent-ils ? Ils ont la parole.

Président : Jorge Semprun, écrivain (Espagne)

Intervenants : Ferrante Ferranti (photographe, Italie),
Michel Deguy (poète, France),
Christian de Portzamparc (architecte, France),
Marco Stroppa (compositeur, Italie),
Olivier Py (metteur en scène, France),
Maureen Duffy (écrivain, Grande-Bretagne),
Olga Neuwirth (compositrice, Autriche),
Ildikò Enyedi (cinéaste, Hongrie).

Témoins : Sonia Rykiel (styliste, France),
Valéry Grancher (cyberartiste, France)

Troisième table ronde

La création européenne
face à la mondialisation : un défi à relever ?

Quelle place la culture européenne peut-elle prendre dans la mondialisation, marquée par la tendance hégémonique de la culture américaine, qui s'exprime par la puissance financière et commerciale, mais aussi créative, de ses industries culturelles ? Le développement rapide des « industries culturelles » et des nouvelles technologies de l'infor-

mation constitue un enjeu pour la survie de la culture européenne, en même temps qu'elle génère de nouvelles formes de création qui constituent pour elle une chance. Quelle politique culturelle l'Europe doit-elle mettre en place pour peser dans la mondialisation ? Il a fallu attendre le Traité de Maastricht en 1992 pour que l'Union européenne puisse engager des actions dans le domaine culturel. Le budget qui y est consacré représente 0,1 % du total, contre 1 % en moyenne dans chaque Etat membre. Est-ce vraiment suffisant ? La plus grande partie des crédits est affectée au financement du programme Média+, qui renforcera, à partir du 1^{er} janvier 2001 la compétitivité internationale de l'industrie européenne audiovisuelle. Par ailleurs, l'Union européenne dispose depuis le début de l'année 2000 d'un instrument unique de financement et de programmation – Culture 2000 – pour développer la coopération culturelle et artistique entre les Etats-membres ainsi que les diversités et l'héritage culturels communs des Européens. Pour autant, et malgré quelques succès internationaux, notamment dans la négociation de l'AMI, pour refuser une conception « marchande » de la culture, l'Europe doit bâtir un dessein culturel commun complétant la communauté d'intérêts par une « communauté de l'imaginaire », selon la formule de Jack Lang lors des Premières rencontres de la culture européenne à l'Unesco en novembre 1998. Où en sommes-nous ?

Président : Jérôme Clément,
président de la Sept-Arte (France)

Intervenants : Agnès Touraine (PDG de Havas
Advertising, France),
Jean-Michel Baer (Commission
européenne, France),
Paulo Branco (producteur, Portugal),
Thomas Ostermeier
(metteur en scène Allemagne),

Pour y parvenir, il faudrait toutefois que les différentes institutions aient la volonté de prendre davantage de risques et encouragent par tous les moyens la diversité de l'art. Mais l'artiste ne peut contrôler cette action que dans une faible mesure. Puisse l'Union européenne s'opposer à cet engluement et promouvoir la connaissance de l'autre et les échanges entre les artistes européens. ❖

Jorge Semprun

Pour rester dans la musique, et pour changer encore une fois de pays, je passe la parole à **Marco Stroppa**.

Marco Stroppa
Compositeur,
Italie.



Je souhaiterais poser quelques jalons examinant la condition du compositeur de "musique contemporaine". Ce terme équivoque, autrefois passe-partout pour indiquer à peu près toute la musique classique d'aujourd'hui (c'est-à-dire équivalente à celle que Monteverdi ou Schumann composaient à leur époque), a été savamment séparé voici peu de temps, grâce une opération socio-politique magistrale, de celui de "musique actuelle". Cette dernière est présentée d'ores et déjà comme la seule vraie expression de la vitalité artistique d'un peuple, ou, du moins, la seule compatible avec les paradigmes du système de culture de masse en vigueur.

Permettez-moi de commencer par une constatation : lors de la récente euphorie millénariste, les sondages rétrospectifs ont eu un rôle primordial. On voulait savoir tout ce qui avait marqué le millénaire précédent, dans l'espoir sans doute d'y dénicher les

“ recettes ” de celui à venir. Or, force est de constater qu’à la question “ quelle musique vous a le plus marqué ? ”, la “ musique contemporaine ” n’existait guère. Cela ne signifiait pas que nous avions produit un art obsolète, ou tout simplement mauvais, ce qui aurait été la preuve d’une existence, quoique problématique. Non, nous semblions être tout simplement sortis de “ l’universel collectif ” de notre société. Pourquoi ? Est-ce par incapacité à nous adapter aux bouleversements de notre société actuelle ou par impuissance à accrocher les thèmes fondateurs du nouveau monde ? Certes, une certaine tradition rétrograde, disons de droite, s’est toujours méfiée du potentiel idéaliste, voire subversif de l’art, c’est son esprit pamphlétaire. Mais, d’un autre, la gauche nous regarde depuis longtemps, elle, comme une sorte d’aristocratie quelque peu arrogante, voire des sources d’aliénation, tandis que la plupart des intellectuels de tous côtés ont toujours niés à l’artiste la moindre aptitude à un raisonnement digne de ce nom.

Ces remarques se veulent être moins le diagnostic d’une catastrophe annoncée, qu’une tentative, assurément trop succincte, de voir la réalité en face ; non pas pour la fuir, mais pour mieux y faire face. Car il est de plus en plus urgent, que non seulement les compositeurs, mais aussi tout esprit créateur - c’est-à-dire tout le monde, la tendance à la curiosité et à l’innovation étant l’un des attributs les moins discutables de la “ nature humaine ”, même lorsqu’elle est profondément refoulée - réfléchissent à ces questions, s’il ou elle souhaite garder un contact avec le monde dans lequel il vit.

Il serait en effet trop simple, dans ce monde virtuel et cybernétique, de se retirer dans une tour d’ivoire pour créer des chefs-d’œuvre, en admettant de trouver un endroit sans portable ni Internet, sans télévision ni journaux. Mais, en fait, est-ce que ce type d’artiste a jamais existé ? Est-ce la bonne réponse aux enjeux de la création contemporaine ? Si l’acte créatif ne peut sans doute

s’exprimer que dans une grande solitude, l’activité du musicien le conduit vers le social, à travers les rapports avec les interprètes, les institutions qui programment sa musique, le public.

Cependant, en reprenant la constatation sur notre absence, où sont ces institutions et ces interprètes ? Si nous ignorons un instant les analyses quantitatives de notre activité, ces audimats existentiels qui voudraient nous réduire à un chiffre dans un processus de calcul prévisionnel, nous découvrons qu’il reste cependant des niches de survie dans ce marché universel qui s’est subrepticement installé parmi nous, sans qu’aucun peuple ne l’ait élu, et auquel nos gouvernants, toutes couleurs confondues, ont voué fidélité. En Europe, ces niches se manifestent dans le soutien public à la création, qui demeure encore un lieu d’action relativement privilégié, quoique de plus en plus proche du soutien privé. Aux États-Unis, pays où le soutien public n’existe pas et où la vie culturelle se développe surtout à l’intérieur de certaines universités, dans l’isolement social le plus complet, émergent parfois des esprits exceptionnels, souvent plus reconnus en Europe que dans leur pays.

Mais combien de temps cette situation pourra-t-elle durer ? Quand assisterons-nous à la destruction de ces lieux protégés sous l’action uniformisante de l’industrie culturelle de masse au service d’un système unique ?

Hans Peter Martin et Harald Schumann, dans *Le piège de la mondialisation*, préfigurent avec perspicacité ce qu’il en sera : en 1995, lors d’une conférence de la fondation Gorbatchev, cinq cents hommes politiques, leaders économiques et scientifiques de premier plan ont décrété avec une évidence indiscutable que dans le siècle à venir, deux dixièmes de la population suffiraient à maintenir l’activité de l’économie mondiale. Le problème était alors de trouver quelque chose pour les autres, devenus parfaitement inutiles. La solution vint de Zbigniew Brzezinski, ancien conseiller

“ Que peut faire
notre chère exception
culturelle à la française
face à la ‘ philosophie ’
du tittytainment ? ”

de Jimmy Carter : le *tittytainment*, mélange de divertissement (entertainment) et de nichons (tits), défini comme un “ cocktail de divertissement abrutissant et d'alimentation suffisante permettant de maintenir de bonne humeur la population frustrée de la planète ”. Que peut faire notre chère exception culturelle à la française face à cette “ philosophie ” planétaire si éclairée ? Sommes-nous en train de chavirer sous l'emprise du tittytainment ? L'évolution d'un grand maître du Qawwal - un des plus importants genres de musique traditionnelle pakistanaise - semble nous le montrer : il suffit de comparer ses enregistrements originaux avec le dernier coffret de ses œuvres complètes, habilement trafiqué en studio, saupoudré de sauce tonale à la batterie et aux synthés à la mode, pour comprendre quel effet dévastateur peut avoir l'obéissance aveugle aux fourches caudines de l'easy listening. Certes, ce fût un succès commercial remarquable !

En Amérique, pays plus avancé que nous dans ce domaine, on appelle désormais “ friendly music ”, cette musique “ contemporaine ” qui a perdu toute capacité de recherche et toute curiosité et qui est devenue une sorte de passe temps du soir pour cadres stressés, inhibés, en quête de frissons intellectuels que la techno ne sait pas encore leur procurer.

D'ailleurs le zèle avec lequel beaucoup d'hommes politiques entretiennent la confusion entre des phénomènes culturels complexes et des modes passagères inventées par une stratégie purement industrielle en est un autre signe. En laissant croire que n'importe quelle mode est un “ acte ” de culture, on élimine *ipso facto* la culture, trop complexe et trop peu rentable.

J'ai la chance d'avoir étudié la musique en Italie, l'informatique aux États-Unis, de vivre en France depuis vingt ans et d'enseigner la compo-

“ En laissant croire
que n'importe quelle mode est
un ‘ acte ’ de culture, on
élimine *ipso facto* la culture. ”

sition dans deux conservatoires supérieurs, à Paris et à Stuttgart. Je suis donc non seulement un compositeur militant, mais aussi responsable d'un enseignement de haut niveau dans deux parmi les pays les plus sensibles à la création contemporaine. Ces activités multiples m'ont permis d'observer l'effritement des processus créatifs dans plusieurs pays.

En appartenant sûrement à ce quatre-vingts pour cent destinés à devenir inutiles, je me suis souvent interrogé sur mon rôle d'enseignant, car si, théoriquement, je devrais donner à mes élèves les moyens de vivre de ce métier, je me rends compte que l'énorme majorité ne pourra déjà pas vivre de son travail et sera forcée de trouver d'autres formes de subsistance pour pratiquer son art.

Quel destin pour une école républicaine désormais incapable de trouver une place dans la société et qui réduit l'activité critique de la raison à la simple exploitation d'une banque de données entre lesquelles il suffirait de naviguer, comme le dit fort justement Jean-Claude Michéa dans *L'enseignement de l'ignorance*, ou qui, à l'instar de l'analyse de Philippe Bréton, prend l'accès à l'information pour de la connaissance ?

Autrefois la musique jouait un rôle bien plus important dans le développement de la société et de l'humanité. Elle constituait en même temps le lien avec le domaine de l'invisible, rendu perceptible par le sens de l'ouïe. Mais aujourd'hui, tittytainment oblige, nous sommes en train de la transformer en un produit de divertissement abrutissant : produire, au lieu de créer, reproduire un passé vermoulu au lieu de chercher des voies inexplorées, rabâcher des formules ressassées, au lieu d'activer notre curiosité. Ne peut-on se rendre compte que tout processus réellement créatif se doit de questionner nos routines et nos stéréotypes mentaux ?

L'Europe a trouvé la force de détruire le Mur, quelle chance pour des générations entières ! Mais entre-temps, combien de murs invisibles avons-nous construits autour de nous (sociaux, ethniques, environnementaux, intellectuels, la liste est longue...) ? Il

serait trop naïf de prétendre qu'ils n'existent pas, et trop cynique de penser que nous ne pouvons rien faire, car la si la musique est moyen de révolte elle est aussi source d'espérance.

Au lieu de discuter sur la menace des Etats-Unis sur la " marchandisation " de la création - menace réelle, mais qui n'est que la pointe d'un iceberg bien plus sournois - au lieu d'inventer exception sur exception - c'est-à-dire accepter la règle comme la seule voie possible - ne serait-il pas plus important de réfléchir, chacun avec les moyens dont il dispose, à un projet social différent, un projet où priment des valeurs comme la curiosité et la capacité à découvrir sur la compétition individuelle et la spéculation en bourse ?

C'est seulement alors qu'un vrai projet politique peut être à la hauteur de l'exigence artistique. La tâche qui nous échoit n'est cependant pas simple, car il faut se protéger du feu médiatique pour reprendre le rôle des " carbonari ", ces révolutionnaires napolitains du début XIX^e siècle, luttant contre les pouvoirs absolus. C'est que ces pouvoirs se sont entre-temps unifiés pour devenir un empire, au sens où l'entendent Michael Hardt et Toni Negri dans le livre du même titre et cet empire s'est étendu à toute la planète. ❖

Jorge Semprun

Je passe la parole à **Maureen Duffy**, écrivain britannique.

Maureen Duffy
Ecrivain,
Grande-Bretagne.

Je remercie la Fondation Jean-Jaurès de m'avoir invitée à participer à cette manifestation si intéressante. Depuis une quarantaine d'années, je suis une artiste en activité. Mon vingt huitième ouvrage sera publié en février. J'écris aussi pour le théâtre, pour la télévision et pour la radio. Je suis très honorée d'être également vice-présidente du Congrès européen des écrivains. Il s'agit d'une organisation pan-européenne qui regroupe environ cinquante mille écrivains européens.

Pour moi, la culture européenne, quel que soit son niveau, est une culture très vivante. La question qui se pose est celle de l'existence d'infrastructures pour la soutenir, notamment celles liées à la distribution des œuvres et à l'accès du public à cette culture. Les auteurs européens- j'allais utiliser le mot " créateur ", mais en me référant à ce qu'a dit Michel Deguy, je parlerai des " auteurs " - ne sont pas rivaux. Ils ne sont pas en concurrence les uns avec les autres, sauf quand un élément économique vient fausser la donne. Nous cherchons tous un public aussi large que possible pour nos œuvres. Quand nous nous retrouvons ici aujourd'hui, nous par-